

LANGLAIS, Jacques, *Les jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*. Québec, P.U.L., 1979. 379 p. (Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval, 3). \$18.50.

Guy Laperrière

Volume 34, numéro 4, mars 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303910ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303910ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laperrière, G. (1981). Compte rendu de [LANGLAIS, Jacques, *Les jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*. Québec, P.U.L., 1979. 379 p. (Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval, 3). \$18.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34(4), 635–636.
<https://doi.org/10.7202/303910ar>

LANGLAIS, Jacques, *Les jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*. Québec, P.U.L., 1979. 379 p. (Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval, 3). \$18.50

L'époque est révolue où on achetait des p'tits Chinois pour trente sous. Si ce trait fait à jamais partie de la mémoire collective, les missions québécoises en terre étrangère sont à peu près absentes de notre historiographie, si l'on fait exception du *Canada français missionnaire* de Groulx, dernier monument de l'idéologie conquérante et triomphaliste en ce domaine. Il faut donc savoir gré au P. Jacques Langlais d'éclairer le travail que 75 jésuites québécois ont accompli au Sūchow (Siu-tcheou), région rurale de Chine située entre Pékin et Nankin. Les jésuites du Québec prendront charge de cette mission lors de la formation de leur province francophone du Bas-Canada en 1924. 93 pères et frères iront en Chine entre 1918 et 1955. Ils apprennent la langue pendant un an ou deux, puis se retrouvent en poste dans la mission, dirigée à partir de 1935 par un des leurs devenu évêque. La Chine est passablement bouleversée à cette époque: occupation japonaise de 1938 à 1945, qui amènera l'internement du clergé étranger à partir de novembre 1943, lutte entre nationalistes et communistes, où la victoire de ces derniers entraînera l'expulsion des missionnaires entre 1951 et 1955.

L'aspect qui intéresse J. Langlais est l'attitude qu'ont eue les missionnaires québécois face aux traditions chinoises. Ses principales sources sont la revue *Le Brigand* (1930-1955), des volumes écrits par des missionnaires (*La Chine à Dieu, Canadiens en Chine, Quand j'étais chinois*) ainsi que des notes de pastorale rédigées durant l'internement, des notes historiques et des bulletins de nouvelles internes, sans compter quelques interviews. Les conclusions de l'A. sont que les jésuites, bien insérés dans la vie de la campagne chinoise, ont certes beaucoup de respect pour la civilisation chinoise. Par contre, ils luttent farouchement contre tout ce qu'ils considèrent être des superstitions: pour eux, le travail du missionnaire auprès des catholiques consiste à «déraciner du coeur de ces chrétiens toute pratique superstitieuse pour y implanter les pratiques religieuses» (cité p. 303). C'est à cause de cet effort de déracinement que l'auteur assimile les missionnaires à «des agents de l'occidentalisation», qui ont voulu transplanter la religion et la civilisation québécoise au Sūchow. Plus encore, les jésuites du Sūchow auraient opposé de fortes réticences aux directives pontificales, qu'elles touchent le clergé indigène ou les rites chinois.

L'historien, qui trouvera largement son profit dans ces pages, pourra cependant être agacé par le côté normatif de l'ouvrage. Apôtre de la rencontre interculturelle — qu'on songe à son action au Centre Monchanin, le P. Langlais est porté à appliquer à l'entre-deux-guerres les valeurs d'aujourd'hui. La plupart des lecteurs partagent sans doute ses aspirations et ses jugements, mais l'historien ne doit-il pas mettre autant d'ardeur à comprendre une autre époque que l'ethnologue en met à comprendre une autre culture? Quoi qu'il en soit, ce livre est un appel, un appel à étudier davantage cet effort missionnaire du Québec des années 1900-1940, qui constitue sans doute pour la majorité des Québécois de cette époque la dimension principale de l'ouverture au monde.

*Département d'histoire
Université de Sherbrooke*

GUY LAPERRIÈRE